

LA REVUE LITTÉRAIRE

BRUNO KREBS, *Un polichinelle à Madagascar*
JEAN-CLAUDE TARDIF, *L'image*
OLIVIER CAPPAROS, *Le livre de feu*
DANIEL ÎLEA, *Viola*
CAROLE DARRICARRÈRE, *Le (Je) de Léna*
DENIS GROZDANOVITCH, *La faculté des choses*
BASILE PANURGIAS, *Nadia*
JEAN-LUC PARANT, *Le partage des yeux II*
ALBIN DE LA SIMONE, *Ils cueillent des jonquilles*

CHRONIQUES

MATHIEU BÉNÉZET, *Continuités d'éclats*
BRUNO DENIEL-LAURENT, *Une journée dans l'enfer des branchés*
PIERRE BOURGEADE, *Bloc-notes*
JÉAN-CHRISTOPHE FERRARI, *Journal de Shanghai*
ÉLISABETH BARILLÉ, *Pièces de résistance*

CRITIQUE

MICHEL DEGUY, *Retour ou sans retour ? Une controverse.*
Entretien avec Lucette Finas I
ÉRIC VUILLARD, *Les zones outragées.*
Meurtre de Danielle Collobert
OLIVIER CAPPAROS, *La nouvelle Esther.*
La hache et le violon d'Alain Fleischer
MICHEL SURYA, *À traîtres, traîtres et demi*

NOTES

Victor de Vita et Geoffroy de Villehardouin par Éric Vuillard, *Douglas Coupland* par Frédéric Hanak, *Ferdinand Alquié* par Alain Feutry

La rentrée littéraire II

par Mark Alizart, Olivier Capparos, Julia Curiel, Emmanuel Dadoun,
Angie David, Marie Delaby, Catherine Dupérou, Laure Limongi,
Céline Ottenwaelter, Olivier Quintyn, Emmanuel Rabu,
Jean-Baptiste Scieux, Séverine Weiss

SÉANCES

Leçons de PIERRE GUYOTAT sur la langue française,
à l'université Paris VIII

Rachel Bespaloff, *De l'Iliade*, Éditions Allia, 96 pages,
6,10 euros

Le poème et la guerre

Le poème est un œil pour voir la mort. La guerre est un drame de l'usure sacrée, du sacrifice. Il y a la Némésis qui ne condamne pas mais contribue à la contrainte de l'exercice de la puissance (elle distribue les dons et les peines). La puissance, en elle-même, c'est l'*hybris*, le chiffre aveugle de l'humain. L'usure d'une puissance qui consacre cette puissance même. La puissance, seule, ne serait que ressentiment. La puissance *à la limite*, jusqu'à sa propre consommation, est vie et nécessité.

Homère le sait en suivant Hélène. La beauté tue. Et est tuée dans son propre rêve détruit. Une lucidité criminelle semble répéter : tuer est délivrer.

Il y a la barbarie amère de troupiers et la frustration des forces. Il y a une sauvagerie poignante de volupté, et un élan de vie saccageur. Il y a le meurtre, et l'action d'un enfant incendiaire.

Le poème est, comme la guerre, incorruptible. Inflexible. Et depuis ce point, ce sommet, tout paraît stoppé, arrêté dans une solitude de pierre. Une « force victorieuse » pourra-t-elle jaillir de l'apothéose de « l'énergie humaine dans le malheur » (p. 42) ? Le poème délivrera de la guerre.

La pensée de Bepaloff a ses régimes de vitesses, d'accélération et de lenteurs. Car c'est justement la vitesse variable de la pensée qui permet de ne pas s'alourdir en chemin sous le poids de trop de sens et de symbole (p. 65). Certaines littératures *pensent* avec la battue du sang, suivant un progrès inexorable vers ce qui supprime la certitude que paraît garantir la pensée.

Nous défilons devant une galerie de personnages, une galerie d'antiques, immobiles. On se souvient que du haut de la muraille Hélène désignait à Priam les principaux guerriers achéens. Nous lisons des *types*, des variations philosophiques de l'humain, une pluralité de visages qui est autant pluralité d'énergies antagonistes (p. 76). L'emportement et la générosité d'Achille. La grandeur et la vulnérabilité d'Hector. Plus encore, on voit une *table des correspondances* dans l'essai de Rachel Bepaloff. Si Tolstoï est Homère, alors Anna est Hélène,

et leur être *est* leur crime (p. 26)¹. Il faut voir avec Bepaloff que ces « correspondances » tissent la trame d'une *autre histoire* à travers le temps. L'un des chapitres les plus remarquables du livre s'intitule : *De Troie à Moscou*. Rachel Bepaloff était, on le sait, disciple d'Ernst Bloch, de Léon Chestov, et amie de Benjamin Fondane. L'influence patente qui se fait sentir à travers tout l'essai est d'essence russe.

Le mot d'ordre qui traverse *De l'Iliade* est net : ne pas résister au mal. Il provient des penseurs russes familiers de Bepaloff².

L'auteur nous le signale, une « fiction sacrée » se loge au cœur des « faits » (p. 47). Celle de la folie comme « Grande Raison »... Celle, peut-être, de la « troisième Rome » de Boulgakov et de Berdiaev (après la chute de

1. L'auteur ne cesse de nous inviter à nous « confier au paradoxe » (p. 71), celui d'une pensée qui rend présents presque à chaque page Nietzsche, Tolstoï, Rousseau, Platon, Blake, Kierkegaard, Pascal, Chestov, figure tutélaire entre toutes dans cet ouvrage, inscrit les termes mêmes du *paradoxe* alors qu'il commente, en 1907, la nécessité pensée par Léontiev (dans les *Avant-dernières paroles*) : celle de *jouer contre son époque*. Être athée face aux religions, être religieux dans un temps athée. Le philosophe russe était peut-être en ce temps pascalien, si le philosophe *dans le temps* ne voit plus qu'un seul aspect de la nature humaine, si celui-ci ignore désormais que c'est seulement du point de Dieu que les contradictions se résolvent.

2. En premier vient Soloviev, suivi des grands penseurs de *Questions de vie* (revue fondée en 1905) : Chestov, Berdiaev, Merejkovski, Boulgakov, Rozanov. Dans une lettre à son ami Tavernier, Vladimir Soloviev écrivait en juillet 1888 qu'il envisageait toutes choses « plus ou moins sub specie aeternitatis, en tous cas sub specie Antehristi venturi ».

Byzance), du « Second avènement » de Yeats, du « Cinquième Empire » de Vieira et, par extension à rebours, de tout messianisme¹. Mais cette vision demeure un geste suspendu, une intériorité qui est instant, en définitive : une liberté². Cet instant héroïque et tragique est pour Bepaloff la convergence de l'expérience éthique, de la conscience métaphysique et de l'exigence esthétique (pp. 67, 68 et 80). Comment ne pas y voir esquissée une *universalité de l'expérience*? Universalité³ qui embrasserait l'expérience du mal... Il existe un mal qui subjugué le grand nombre. Bien différent du mal qui rend les rigueurs de l'existence comprise *en entier*. L'observation d'un grand poème peut engendrer des expériences et un commentaire infini de l'expérience du mal. Soit : *de la reconnaissance de la puissance à sa limite*. Dans le grand poème – dans l'*Iliade* comme dans la Bible – Rachel Bepaloff voit l'émergence tragique de la conscience. (Cela resterait presque banal si on ne voyait pas que cette conscience *visé à l'impossible*, selon les mots du Coryphée à Antigone – et c'est

1. Chestov avait fait référence au discours de Dostoïevski sur Pouchkine, en juin 1880, faisant resurgir l'idée « purement russe », « panhumaine » (le « pan-homme » devenant l'homme russe universel), même si pour Chestov Soloviev ne pouvait rivaliser d'expérience avec Dostoïevski. (Voir L. Chestov, *Les commencements et les fins*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1987, trad. par B. de Schloetzer et S. Luneau.)
 2. Dans cette intériorité de l'instant, Edith Stein avait déjà défini la liberté comme une exposition au vide. Le soi en lui-même évidé, une fois exposé à sa propre nudité, devait s'ordonner une plénitude.
 3. Les mots de Léon Chestov à propos du *Hobélid* de Heine ressemblent à ceux de Bepaloff au sujet des héros de l'*Iliade* : « un mélange de cynisme, de noblesse, de désespoir et de sarcasme, inconnu jusque-là ».

là le moment même de la tragédie antique.) L'auteur nous confie que la lentille, ou l'astrolabe des guerres de l'Ilios que nous a transmis Homère sert à ouvrir nos yeux sur la plus dangereuse, peut-être la moins dicible lumière – une certaine perplexité des mondes. Je veux dire que le risque de la pensée consiste ici en la constance d'un combat pour l'éclaircissement, et en la survivance à cet éclaircissement. Qui voit meurt sitôt qu'il a vu... Quelle survivance... En un sens, je le répète, le poème est comme la guerre. Il veut ressembler à une bouche à feu ou à un acte irréversible et coupable. Il veut ouvrir les portes de Rome, s'insinuer dans l'oreille d'une femme aimée, soulever les dalles mortuaires et profaner la mémoire admise, mais parce qu'on l'a jugée impie. *L'Iliade* est tout cela. Et ce tout, la pensée de Rachel Bepaloff l'embrasse parfaitement.

Il fut un temps de guerre où Ménélas dansait *contre* Euphorbe. Un jour viendra où le poème et la guerre feront un. Que l'on danse ou que l'on chante devant l'adversaire pour qu'il meure *de beauté*, que l'on fasse du poème une guerre contre soi et contre tous, une armée en marche tout droit sortie de terre.

Olivier Capparos